Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 16 (1928)

Artikel: François de Sales : analyse psychologique d'un mysticisme
Autor: Baroni, Victor
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380145

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FRANÇOIS DE SALES

ANALYSE PSYCHOLOGIQUE D'UN MYSTICISME (1)

> Qui sait si, pour certaines citations que j'ai faites et que j'ai dû faire, quelques inhumains ne m'estimeront pas trop frivole ?
>
> HENRI BREMOND.

Mon cher Théotime, quant aux extases sacrées, elles sont de trois sortes : l'une est de l'entendement, l'autre est de l'affection, et la troisième de l'action ; l'une est en la splendeur, l'autre en la ferveur, et la troisième en l'œuvre ; l'une se fait par l'admiration, l'autre par la dévotion, et la troisième par l'opération. (2)

François de Sales indique lui-même dans ce texte trois ordres d'expériences mystiques. Ces expériences, il les a faites. Nous pouvons en effet distinguer dans sa piété des éléments intellectuels, des éléments affectifs et des éléments volitifs ou moraux.

ÉLÉMENTS INTELLECTUELS.

La doctrine psychologique.

La pensée est inséparable de la vie mystique. Chez tout homme religieux, l'expérience et la réflexion se mêlent et réagissent sans cesse l'une sur l'autre. Un accord doit s'établir entre l'intelligence

(1) Cette étude sur François de Sales se présente comme une contribution à la psychologie du mysticisme chrétien. Elle ne prétend faire ni de la polémique, ni de la théologie, ni de la littérature, ni même de l'histoire. Les lecteurs habitués aux études de psychologie ne s'étonneront pas du nombre et de la longueur de nos citations.

(2) *Traité de l'amour de Dieu*, livre VII, ch. 4. Quand nous citons le *Traité* ou l'*Introduction à la vie dévote*, nous indiquons les chapitres et non les pages de la grande édition d'Annecy, pour que nos citations puissent être contrôlées au moyen d'autres éditions plus courantes.

et l'expérience. L'harmonie intérieure est à ce prix. Il ne faut donc pas s'étonner si les quatre premiers livres du *Traité de l'amour de Dieu* exposent une doctrine psychologique qui est à la fois le fruit et le germe de toute la floraison mystique des huit autres livres. Avant d'introduire ses lecteurs dans le palais merveilleux du mysticisme, l'auteur se met en devoir de leur expliquer comment il est possible à l'homme d'entrer en rapports avec Dieu ; il leur donne une doctrine de la grâce et de la liberté.

François de Sales avait fait une expérience décisive de la grâce alors qu'il était étudiant à Paris. Un temps, il s'était cru damné. Puis, comme par miracle, il avait obtenu en réponse à sa bonne volonté, la certitude de l'amour de Dieu. De cette expérience est issue sa doctrine.

La faculté maîtresse de l'homme, c'est la volonté ; et la volonté est toujours libre. François de Sales en expose la psychologie au moyen d'une image :

> De plusieurs amours qui se présentent à elle, elle peut s'attacher à celui que bon lui semble... Elle est donc maîtresse sur les amours, comme une demoiselle sur ceux qui la recherchent, parmi lesquels elle peut élire celui qu'elle veut. Mais tout ainsi qu'après le mariage elle perd sa liberté... de même la volonté qui choisit l'amour à son gré, après qu'elle en a embrassé quelqu'un, elle demeure asservie sous lui... Mais il y a une liberté dans la volonté qui ne se trouve pas en la femme mariée, c'est que la volonté peut rejeter son amour quand elle veut, appliquant l'entendement aux motifs qui l'en peuvent dégoûter, et prenant résolution de changer d'objet. (1)

Dieu qui est beauté et perfection a orienté la volonté humaine vers Lui-même ; mais le péché l'a détournée vers de faux objets. Malgré cela, il reste en nous une inclination, d'ailleurs impuissante par elle-même, qui sert à Dieu « comme d'une anse » pour nous prendre, et à nous de « mémorial de notre premier principe ». Dieu, par sa grâce et par toute son œuvre rédemptrice, cherche à sauver tous les hommes, sans exception, mais sans jamais les contraindre. Il est « amoureux de notre amour ». Ainsi donc, personne n'est jamais prédestiné et fatalement voué au mal, attendu que « la grâce ne manque jamais à ceux qui font ce qu'ils peuvent ».

(1) *Traité*, I, 4.

Tel est le ferme principe posé par François de Sales et que n'a pas ébranlé sa connaissance des hommes, de leurs vices et de leurs faiblesses. En attribuant un rôle si important à la volonté de l'homme, il fait appel à toute son énergie sans toutefois éveiller son orgueil ; car si la volonté est nécessaire au salut, ce n'est pas elle qui l'opère. Elle peut se dégrader jusqu'au pire esclavage du péché ou s'élever par l'amour jusqu'à la vie divine ; mais il n'y a aucun mérite à l'élévation, comme il n'y a aucune excuse à la dégradation. « Il suffit de savoir qu'il dépend de Dieu qu'on demeure debout, et ne vient pas de lui qu'on tombe... Voilà, Théotime, la plus sainte façon de philosopher en ce sujet. » Par cette « sainte » philosophie, François de Sales évite les écueils du pélagianisme et de la double prédestination ; il affirme à la fois la grâce et la liberté ; il maintient son âme dans une attitude d'obéissance et de confiance. « Il suffit que nous ayons bon désir de combattre vaillamment, et une parfaite confiance que l'Esprit divin nous assistera. »

La foi d'autorité.

Nous venons de voir François de Sales, fort d'une expérience personnelle, édifier librement sa propre théorie des rapports de l'âme avec Dieu. La physionomie intellectuelle de notre mystique serait incomplète, si nous ne signalions qu'il avait en principe abdiqué toute indépendance de jugement.

Elevé dans la religion catholique, il a passé sa première enfance aux portes mêmes de Genève, et l'hérésie a été le fantôme de sa jeune et très sensible imagination. Il a pris l'habitude de considérer le protestantisme non comme une erreur, mais comme une infamante désobéissance. Dom Mackey déclare qu'il eut toujours « une docilité presque enfantine » vis-à-vis de ses maîtres et de ses supérieurs. Certaines notes relevées dans ses cahiers d'étudiant témoignent de cette docilité intellectuelle.

Toutes ces choses sont dites avec doute (*Haec omnia forsan*), prosterné aux pieds des Bienheureux Augustin et Thomas...

Ces choses je les ai écrites avec crainte et tremblement, en l'année 1590, le 15 décembre, étant prêt à abandonner non seulement les conclusions que j'ai prises ou prendrai, mais la tête même qui les a conçues, pour embrasser l'opinion qui est, ou qui sera à l'avenir, adoptée par l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, ma Mère et

la colonne de vérité, et jamais je ne dirai aucune chose, tant que Dieu me donnera l'intelligence, que ce qui sera le plus conforme à la foi catholique. (1)

L'attachement de François à son Eglise est un sentiment instinctif et puissant qui ne se discute pas, que rien ne peut entamer, et qui subsistera jusqu'à son dernier souffle. Il se confond en quelque sorte avec l'impératif de la conscience morale, à en juger aux textes suivants :

Nous mériterions d'être abîmés, si nous nous jetions hors le navire de la publique sentence de l'Eglise, pour voguer dans le misérable esquif de ces persuasions particulières, nouvelles, discordantes...

C'est impiété de croire que Notre Seigneur ne nous ait laissé quelque suprême juge en terre, auquel nous puissions nous adresser en nos difficultés, et qui fût tellement infaillible en ses jugements que suivant ses décrets nous ne puissions errer. (2)

C'est impiété ! On voit que pour François de Sales, douter de l'Eglise, c'est douter de Dieu lui-même et par conséquent perdre l'appui nécessaire à la vie. (Remarquons en passant que pour un protestant fidèle au principe du libre examen, ce serait au contraire douter de Dieu que de croire l'Eglise nécessaire à sa révélation et à son action.) François, à cause sans doute des influences subies dans son enfance, celle de son père en particulier, est incapable de comprendre qu'un homme puisse avoir en Dieu la foi qui fait vivre tout en restant en dehors de l'obéissance à l'Eglise et à ses dogmes.

Ayant admis comme un axiome la nécessité d'une autorité doctrinale et ecclésiastique, François de Sales, très logiquement, en déduit le dogme de l'infaillibilité du pape. Et voici comment : puisqu'il faut une règle précise et objective à la foi, où la trouver ? Dans la Parole écrite de Dieu et dans l'Eglise. La Bible en effet sert de base à François de Sales dans ses discussions avec les protestants. Il admet son autorité. Mais les textes bibliques peuvent être interprétés de diverses manières. La Bible n'est donc pas une règle suffisante, ou, pour mieux dire et ne froisser personne : « J'aimerais mieux avouer que l'Ecriture est très suffisante pour

(1) *Oeuvres*, I, XLVII (*Controverses*). L'original est en latin. Cf. XXII, 46 s.
(2) *Ibid.*, 175, 209.

nous instruire de tout et dire que l'insuffisance est en nous ». (1) Force nous est donc, pour connaître la seule interprétation juste de l'Ecriture, d'invoquer un second principe de vérité lequel, à cause de son caractère décisif, sera somme toute supérieur au premier. Ce principe est pour les protestants le témoignage intérieur du Saint-Esprit. Mais rien ne garantit que leurs inspirations soient du « saint » plutôt que du « faint » esprit. Celui qui se dit inspiré peut mentir ou se tromper. Le sentiment personnel, tout subjectif, n'a donc aucune autorité et ne peut servir de règle. Seule l'Eglise peut être le principe ultime de la vérité : « C'est à l'Eglise générale que le Saint-Esprit adresse immédiatement ses inspirations et persuasions». Lorsque l'Eglise, réunie en concile par l'intermédiaire de ses principaux représentants, a débattu et tranché une question, sa décision reçoit invariablement la consécration du Saint-Esprit : « La détermination étant prononcée, chacun s'y arrête et acquiesce pleinement, non point en considération des raisons alléguées en la dispute et recherche précédente, mais en vertu du Saint-Esprit » (2). Il faut aller plus loin : l'Eglise ne peut se réunir en concile général permanent. Or chaque jour surviennent des difficultés et des problèmes à résoudre. D'où cette déclaration grosse de conséquences : «*L'Eglise a toujours besoin d'un confirmateur infaillible auquel on puisse s'adresser...*» (3) Pour expliquer mieux sa pensée, François ajoute : « Nous ne disons pas que le Pape en ses opinions particulières ne puisse errer... Mais... quand il enseigne toute l'Eglise comme pasteur ès choses de la foi et des mœurs générales, alors il n'y a que doctrine et vérité » (4). Dans un de

(1) *Oeuvres*, XIV, 191 (lettre du 17 août 1609 à un père jésuite).

(2) *Traité*, II, 14. On observera que c'est ici le point faible de l'argumentation. On ne voit pas pourquoi le Saint-Esprit parlerait à une majorité numérique d'ecclésiastiques plutôt qu'au prophète solitaire. Il n'y a d'ailleurs que cet argument précaire pour sauver « la religion d'autorité ». Le biblicisme littéraliste a une base plus fragile encore que la doctrine catholique.

(3) *Oeuvres*, I, 305 (*Controverses*). C'est nous qui soulignons. La page autographe où se trouve cette parole célèbre fut retrouvée pendant les délibérations du concile du Vatican en 1870. Le pape Pie IX déclare, dans la bulle par laquelle il confère à François le titre de Docteur de l'Eglise, que cette page décida un certain nombre de pères encore hésitants à se prononcer en faveur du dogme de l'infaillibilité. (*Ibid.*, p. xx).

(4) *Ibid.*, p. 312.

ses plans de sermon, nous relevons encore cette formule lapidaire : « *Papa errare non potest ex cathedra docens* » (1).

François de Sales fut le premier à dégager nettement cette conclusion des principes du catholicisme. Il a bien mérité son titre de Docteur de l'Eglise. Car en formulant le dogme de l'infaillibilité du pape, il a taillé la clef de voûte que le concile du Vatican, trois siècles plus tard, mit en bonne et due place pour achever l'édifice de l'Eglise romaine.

De cette conception de l'autorité découle la doctrine catholique de la foi. « La foi », lisons-nous dans un sermon de 1622 (2), « a pour objet les vérités révélées de Dieu ou de l'Eglise, et elle n'est autre chose qu'une adhésion que notre entendement fait à ces vérités qu'il trouve belles et bonnes. » Cette adhésion est nécessaire et obligatoire pour tous. Il faut que nous croyions tous une même chose. La foi n'est donc pas une conviction personnelle à créer ou à conquérir ; elle n'est pas non plus un sentiment profond ; elle est simplement l'acte par lequel l'intelligence acquiesce à des affirmations considérées comme vraies non en vertu de leur évidence, mais, malgré leur obscurité même, en vertu de leur caractère soi-disant surnaturel. Ces affirmations sont des vérités révélées ; on ne peut les repousser sans commettre un sacrilège criminel. Quiconque leur oppose ses raisonnements humains se rend coupable du péché d'orgueil.

Et cependant François de Sales croit à la raison. Elle aussi, comme la révélation, nous est donnée par Dieu et peut parvenir à la vérité. Dieu dans sa miséricorde nous a communiqué par voie surnaturelle les vérités nécessaires à notre salut et à notre vie ; ces vérités que nous n'aurions jamais pu découvrir par nos propres moyens restent absolues et intangibles. Mais la raison naturelle, si on en fait un droit usage, peut s'élever jusqu'aux vérités révélées. Car il n'y a pas deux vérités ; mais deux points de vue différents. La philosophie qui opère avec la raison naturelle ne peut être que la servante de la théologie qui part de la révélation. Les affirmations de la foi restent en tous cas inébranlables. Tout raisonnement qui s'en éloigne est nécessairement faux.

Dans un de ses derniers sermons, François déclare qu'il n'ap-

(1) *Oeuvres*, VIII, 286.
(2) *Ibid.*, X, 215.

prouve pas la paresse d'esprit qui fait dire : « Je me contente de croire ce que l'Eglise croit », et demeure ainsi dans cette ignorance crasse. Il veut donc bien qu'on fasse usage de son intelligence dans les choses de la foi, mais seulement à titre de clarté secondaire, pour comprendre et nullement pour découvrir des vérités qui nous sont données. En fait il se méfie de la raison. Il n'aime pas les esprits forts qui ont confiance dans leur propre jugement. « Je crains », dit-il, « de rencontrer trop de sagesse. » Soumettre son jugement à celui des autres, fussent-ils des inférieurs, est une marque de la plus haute vertu. Pareille humilité conduit tout droit à la superstition. François croit à tous les mystères, à toutes les reliques et aux légendes les plus fantastiques, pourvu qu'elles soient rapportées par des « auteurs graves ». Il pousse la crédulité jusqu'aux dernières limites. Avant de raconter la merveilleuse histoire du gentilhomme qui mourut d'amour sur le mont Olivet, il rappelle que la charité croit très volontiers toutes choses et qu'« en matière de religion, les âmes bien faites ont plus de suavité à croire les choses esquelles il y a plus de difficulté ». (1) Les fables les plus saugrenues du catholicisme populaire s'étalent dans son premier ouvrage, *L'étendard de la sainte croix* : les reliques de la croix opèrent des guérisons, éteignent des incendies, protègent des villes assiégées. Même les Juifs sont guéris par une eau sortie miraculeusement d'une image du Christ. Même Julien l'Apostat qui va consulter un oracle païen est protégé contre les diables par le signe de la croix.

Certes François de Sales avait beaucoup de bon sens et d'esprit de finesse ; dans la connaissance des autres et de lui-même, il a fait preuve d'une rare pénétration. Mais devant la tradition catholique et l'autorité de l'Eglise, il a complètement abdiqué sa raison. Hâtons-nous d'ajouter qu'on trouve dans sa foi autre chose encore que cette servile soumission du jugement ; il y a aussi un élément proprement mystique que nous allons considérer maintenant.

L'illumination intérieure.

En traçant le portrait de François de Sales, Jeanne de Chantal déclare que ce qui l'a frappée premièrement chez son bienheu-

(1) *Traité*, VII, 12.

reux père, c'est « un don de très parfaite foi, laquelle était accompagnée de grande clarté, de certitude, de goût et de suavité extrême. Il m'en a fait des discours admirables et me dit une fois que Dieu l'avait gratifié de beaucoup de lumières et connaissances pour l'intelligence des mystères de notre foi, et qu'il pensait bien posséder le sens et l'intention de l'Eglise en ce qu'elle enseigne à ses enfants » (1).

Sa foi est donc vision et illumination. C'est une intuition immédiate qui, par l'intervention d'un véritable sens mystique, fait comme sentir et toucher la vérité. Car la vérité religieuse n'est pas une affirmation froidement intellectuelle ; elle est « à la fois belle et bonne », et la volonté « aime cette beauté et bonté des mystères de la foi ». Il y a une manière de connaître qui est au-dessus des sens, de la science et de la foi ordinaire.

Il y a une certaine éminence et suprême pointe de la raison et faculté spirituelle, qui n'est point conduite par la lumière du discours ni de la raison, ains par une simple vue de l'entendement et un simple sentiment de la volonté, par lesquels l'esprit acquiesce et se soumet à la vérité et à la volonté de Dieu. (2)

Il appelait le lieu où ces clartés se faisaient « le sanctuaire de Dieu, où rien n'entre que la seule âme avec son Dieu ».

Quand Dieu nous donne la foi, il entre en notre âme et parle à notre esprit, non point par manière de discours, mais par manière d'inspiration, proposant si agréablement ce qu'il faut croire à l'entendement, que la volonté en reçoit une grande complaisance, et telle qu'elle incite l'entendement à consentir et à acquiescer à la vérité, sans doute ni défiance quelconque. Et voici la merveille : car Dieu fait la proposition des mystères de la foi à notre âme parmi des obscurités et ténèbres, en telle sorte que nous ne voyons pas les vérités, ains seulement nous les entrevoyons... Et néanmoins cette obscure clarté de la foi étant entrée dans notre esprit, non par force de discours ni par apparence d'arguments, ains par la seule suavité de sa présence, elle se fait croire et obéir à l'entendement avec tant d'autorité, que la certitude qu'elle nous donne de la vérité surmonte toutes les autres certitudes du monde... (3)

Quand donc il plaît à la divine Bonté de donner à notre entendement quelque spéciale clarté, par le moyen de laquelle il vienne à contempler

(1) Sainte CHANTAL, *Lettres*, édition de Blaise, lettre n° 121.
(2) *Traité*, I, 12.
(3) *Ibid.*, II, 14.

les mystères divins d'une contemplation extraordinaire et fort relevée, alors, voyant plus de beauté en iceux qu'il n'avait pu s'imaginer, il entre en admiration. (1)

François de Sales s'est très bien rendu compte que dans ces « extases de l'entendement » quelque chose monte du cœur qui vient comme féconder le cerveau, et il cherche à tirer profit de cette expérience. D'où les conseils qu'il donne à Mme de Chantal quand elle est troublée par des doutes :

Savez-vous ce que vous ferez pendant que l'ennemi s'amuse à vouloir escalader l'intellect ? Sortez par la porte de la volonté et lui faites une bonne charge... Faites qu'en lieu de disputer avec l'ennemi par le discours [le raisonnement], votre partie affective s'élance de vive force sur lui... Je veux dire qu'il faut se revancher avec des affections et non pas avec des raisons, avec des passions et non pas avec des considérations. (2)

Sur le premier manuscrit du *Traité de l'amour de Dieu*, il a écrit, en vue d'une deuxième rédaction, cette note significative :

Ce chapitre doit être grandement adouci par la démonstration de la suavité de ce commandement, afin que les hérétiques le lisant, voient la clarté de la doctrine chrétienne, et boivent cette eau sucrée imperceptiblement ; et partant il le faut remplir de paroles affectives et extatiques. (3)

François de Sales a souvent fait l'expérience de cette « sainte lumière de la foi », de cette « simple vue » qui le ravissait en extase. Il parle fréquemment de ses illuminations dans ses lettres à Jeanne de Chantal. Quand la clarté était particulièrement intense, tandis qu'il priait ou prêchait, son visage s'empourprait et devenait rayonnant. Il « voyait » alors si bien les mystères de la foi, qu'il lui était impossible d'avoir des doutes et qu'il ne pouvait comprendre ceux qui en avaient (4). A l'en croire, il n'eut jamais

(1) *Traité*, VII, 4.
(2) *Oeuvres*, XII, 356 (lettre du 14 oct. 1604).
(3) *Ibid.*, V, 482.
(4) Toutefois ses biographes racontent qu'au temps de sa mission au Chablais et pendant une maladie qu'il fit, il lui vint une terrible tentation contre la foi au dogme de la transsubstantiation. Il ne dit à personne l'objection qui l'arrêta, « craignant qu'on ne saisît mieux la difficulté que la solution ». « Jamais on n'a pu faire qu'il ait dit cet argument, à la souvenance duquel il formait toujours le signe de la croix. » Ch.-Aug. de SALES, I, 249. Cf. HAMON, I, 301.

tant de « sensible déplaisir », que lorsque il apprit l'apostasie d'un de ses amis, le chanoine Granier. Il épancha aussitôt sa douleur dans le cœur compatissant de Jeanne de Chantal, et citant la lettre où son ami lui annonce sa rupture avec Rome, il écrit :

Qui ne gémirait sur ce mot là : « Je me sépare de la communion de l'Eglise » ? puisque se séparer de l'Eglise, c'est se séparer de Dieu. Laisser l'Eglise, ô Dieu, quelle frénésie ! Mais la chair et le sang le lui ont persuadé. La curiosité, l'instabilité, la liberté, la présomption de son esprit, avec la sensualité enfin, l'ont perdu...

Par la chute de ce jeune homme, Dieu m'a gratifié de nouvelles douceurs, suavités et lumières spirituelles, pour me faire tant plus admirer l'excellence de la foi catholique. (1)

L'illumination intérieure est une des expériences les plus caractéristiques des mystiques. Faut-il y voir une forme supérieure de l'intelligence, une conscience agrandie capable d'atteindre la vérité la plus haute ? (2) Ne pourrait-on pas dire que ce sentiment d'évidence chez François de Sales vient du caractère de révélation divine qu'il prête à certaines affirmations, regardées par lui comme nécessaires et absolues pour des raisons inconscientes et impérieuses, et nullement pour des raisons d'ordre intellectuel ? Il trouve les déclarations de l'Eglise, dogmes ou mystères, tellement indispensables et supérieures à tout, qu'il croit atteindre en elles Dieu même. « La volonté », dit-il, « ne peut plus vouloir aimer aucune bonté en comparaison de cette Bonté, ainsi qu'un œil qui serait planté bien avant dans le soleil ne peut

(1) *Oeuvres*, XIX, 388 s (lettre du 22 nov. 1620).

(2) C'est l'explication que donne W. James : « La question doit toujours rester ouverte de savoir si les états mystiques ne seraient pas des fenêtres donnant sur un monde plus étendu et plus complet », *L'expérience religieuse*, p. 362. Paris, 1908. « Mon idée c'est que les états d'intuition mystique ne seraient que des extensions subites et considérables du « champ » ordinaire de la conscience. » *A Suggestion about Mysticism*. The Journal of Philosophy, Febr. 17, 1910, Vol. VII, 85 à 92.

J.-J. Gourd a développé une conception semblable : « Oui, aussi faibles que nous soyons, nous avons eu, une fois ou l'autre, le privilège d'un de ces moments où nous nous sommes en quelque sorte saisis à notre propre source, où nous nous sommes soulevés, agrandis, tout entiers, par un mystérieux effort... Non seulement nous avons unifié notre vie spirituelle, mais encore nous avons porté plus haut le point de départ de nos diverses disciplines, nous leur avons donné une plus riche matière, une conscience plus forte que celle d'autrefois. » *Philosophie de la religion*, p. 241.

envisager d'autre clarté. » (1) L'élan de l'âme vers Dieu le Père, le Verbe incarné, l'Amour, est la démarche suprême de l'esprit parvenu aux limites de la raison. (2)

Cette exaltation de l'âme vers la Vérité et la Perfection provoque une éblouissement subit et une joie intense. Une harmonie suprême est un instant réalisée. L'illumination mystique de François de Sales ne s'explique pas par la simple adhésion de son intelligence aux doctrines officielles du catholicisme, mais par l'élan de son cœur vers l'absolue Beauté et l'Amour infini.

Avouons cependant qu'une chose nous paraît déconcertante, c'est que François éprouve ce sentiment lumineux de communion avec la Vérité en présence de mythes et de croyances superstitieuses qu'un peu de bon sens suffirait à dissiper. Dans les meilleures expériences mystiques, l'intelligence est surpassée. Trop souvent, chez François de Sales, elle est reniée, humiliée comme à plaisir ; il se produit alors un abaissement des facultés intellectuelles au profit des facultés affectives, et non synthèse supérieure.

ÉLÉMENTS AFFECTIFS

L'influence de Jeanne de Chantal.

Le mysticisme affectif de François de Sales n'atteint son plein épanouissement que sous l'influence de Mme de Chantal et surtout depuis l'année 1610 où elle devint sa collaboratrice de tous les jours dans le couvent de la Visitation à Annecy. Sans doute il est le directeur et il se montre, dans ses premières relations avec elle, paternel et protecteur pour cette « chétive et pauvrette veuve ». Mais, comme il arrive dans ces sortes d'amitiés spirituelles où deux âmes fortes se rencontrent, le directeur reçoit des leçons qu'il n'attendait pas et se laisse conduire où il ne pensait pas aller. Alors qu'elle était encore à Dijon, Mme de Chantal noua d'intimes relations avec des carmélites dès que celles-ci y vinrent s'installer. Parmi elles se trouvait une Espagnole, Anne de Jésus, qui avait été compagne de sainte Thérèse. L'amie de François

(1) *Oeuvres*, XIX, 250 (lettre à la Mère de Chantal, vers le 15 juin 1620).

(2) C'est ainsi que M. Maurice Neeser interprète le mysticisme. « C'est », dit-il, « l'état d'âme de celui auquel la Toute Puissance s'est révélée en une indescriptible intuition... » *La religion hors des limites de la raison*, 1911.

de Sales fut entraînée sur les hauteurs du Carmel et elle tint fidèlement son directeur au courant de ses nouvelles expériences. Celui-ci, malgré un premier contact qu'il avait eu avec le haut mysticisme à Paris chez Mme Acarie en 1602, se tint d'abord sur la réserve : « Filez le fil des petites vertus », disait-il. Il recommande la prudence « non pas peut-être à ceux qui sont fort avancés en la montagne de la perfection, mais pour nous autres qui sommes encore ès vallées, quoique désireux de monter » (1). Il lit de nouveaux traités mystiques que Mme de Chantal lui envoie. Ses craintes diminuent, mais évidemment son amie « monte » plus vite que lui. En 1610, quand elle vient s'établir à Annecy, « l'épanouissement mystique de sainte Chantal est accompli... C'est désormais dans le parloir de la Visitation et de vive voix que l'humble évêque achèvera sa propre initiation... Dans ce « chétif » Annecy, voici que, toujours ancienne et toujours nouvelle, une et multiple, l'idylle mystique se réalise aux yeux émerveillés du prudent évêque ; voici que pâlissent les violettes de Philothée, doucement éclipsées par des fleurs plus éclatantes... On ne dira jamais assez ce que nous devons à ces quelques femmes [les premières Visitandines]... Le *Traité de l'amour de Dieu* est leur histoire. Des chapitres entiers de ce livre sont remplis de sainte Chantal... Il cédait ainsi, et non sans de longues résistances, à la grande vague mystique qui entraînait alors l'élite du catholicisme français. » (2)

En effet, le *Traité* ne témoigne plus la même aversion pour le mysticisme « vertigineux » que l'*Introduction à la vie dévote*. Désormais François ne craint pas « les états suréminents ». Il parle même avec une admiration sans réserve de certaines âmes qui ont reçu des grâces particulières : avant toutes les autres,

(1) *Oeuvres*, XIII, 162 (lettre d'avril 1606).

(2) Bremond, II, 556 et 564 à 583. Henry Bordeaux dit en parlant des âmes dirigées par François de Sales : « On suit très bien l'influence qu'il exerça sur elles ; on ne peut reconnaître qu'il en ait, lui, subi aucune, pas même celle de Mme de Chantal. » *Saint François de Sales et notre cœur de chair*, Paris 1924, p. 151, cf. p. 289. Le romancier est sur ce point en contradiction avec son confrère de l'Académie. Il a tort sans doute, et le savant abbé a raison. La correspondance de François de Sales le prouve. P. Pourrat, supérieur du grand séminaire de Lyon, spécialiste comme Bremond de l'histoire du mysticisme, affirme lui aussi l'influence de Jeanne de Chantal sur François de Sales, *La spiritualité chrétienne*, III, 461, Paris 1927.

sainte Thérèse, dont « la très savante ignorance fait paraître très ignorante la science de plusieurs gens de lettres », puis saint Denys l'Aréopagite, saint Bernard, saint François d'Assise, Catherine de Sienne et Catherine de Gênes. Le couvent de la Visitation d'Annecy est comme une serre chaude favorable à l'éclosion de la vie mystique, une sorte de laboratoire d'expériences surnaturelles ; les oraisons extraordinaires, les révélations et les extases n'y sont pas rares. Quant aux « suavités », François ne les traite plus avec ironie. Autrefois, il ne voulait pas qu'on se complût dans l'eau de naffe ; maintenant, il compare l'âme mystique à « une goutte d'eau élémentaire jetée dans un océan d'eau de naffe ». Lui qui raillait doucement les larmes, les élancements, les ravissements, il ne parle plus que de pamoisons, de langueurs, de plaies douloureusement amoureuses et amoureusement délicieuses, de mort amoureusement vitale...

« Cette affection », disait-il à Jeanne de Chantal en parlant de son amitié pour elle, « est blanche plus que la neige, pure plus que le soleil : c'est pourquoi je lui ai lâché les rênes. » (1) Il a lâché aussi les rênes à son amour pour Dieu, dont il annonce l'accomplissement dans « un grand et solennel baiser nuptial qui doit durer éternellement ». (2)

Objets de la piété.

Tout enfant déjà, François eut une dévotion particulière pour la sainte Vierge. Jeune homme, il fit vœu de chasteté devant la célèbre statue de la Vierge Noire en l'Eglise de Saint-Etienne des Grès à Paris. « Son imagination chaste et vive », écrit Sainte-Beuve, « avait besoin, pour se reposer, de cette figure céleste et souriante de la Mère de Dieu. » (3) La Vierge occupe une grande place dans ses lettres et ses ouvrages mystiques, si bien qu'on a pu écrire « *La vie de Notre-Dame* tirée des œuvres du Bienheureux François de Sales » (4).

Il affirme son immaculée conception. Bien qu'elle soit née d'un père et d'une mère,

(1) *Oeuvres*, XIII, 84 (lettre du 1er août 1605
(2) *Traité*, III, 6.
(3) *Port-Royal*, I, 232 (Paris 1912).
(4) Ch. Clair. Paris 1881.

elle a un grand avantage par dessus tous les Bienheureux, qui est qu'elle s'est donnée et totalement dédiée au service de Dieu dès l'instant de sa conception, puisqu'il n'y a nul doute qu'elle n'ait été toute pure et n'ait eu l'usage de raison dès que son âme fut mise en ce petit corps formé dans les entrailles de sainte Anne. (1)

François parle avec attendrissement de la présentation de la Vierge au temple ; il la voit portée par ses parents ou venant à petits pas, âgée de trois ans. L'enfance de la Vierge est un sujet dont il dit qu'il « ne se lasse pas de puiser dans sa profondité ».

Certes, cette glorieuse Vierge a été comme une belle rose parmi les épines ; et, bien qu'elle ait toujours répandu une odeur de parfaite suavité tout le temps de sa vie, si est-ce qu'au matin de sa douce enfance elle a jeté une senteur merveilleusement suave. Cette aimable Pouponne ne fut pas plus tôt née qu'elle commença d'employer sa petite langue à chanter les louanges du Seigneur, et tous ses autres petits membres pour le servir. (2)

En grandissant, la Vierge rayonna toujours plus d'une incomparable beauté, et François la contemple longuement. Ecoutons-le prêcher le jour de la fête de saint Luc, l'évangéliste, dont la tradition rapporte qu'il peignit un portrait de la Vierge :

O mon Dieu, que de suavités reçut ce Saint en son intérieur, arrêtant sa vue sur le front de la bienheureuse Vierge ; et non seulement sur le front, ains aussi sur tout ce doux et béni visage. Quelle pudicité virginale y aperçut-il ! Que si les filles, pour peu qu'elles soient de bon naturel, montrent leur pudeur en leur face, rougissant pour la moindre parole qu'on leur dise, ô Dieu, quelle pensez-vous devait être celle qui se voyait en la face de cette sainte Vierge lorsqu'elle était regardée de son peintre ? Que d'admirables vertus il découvrit en ce pudique et chaste regard ! quel contentement de considérer celle qui est plus belle que le Ciel ou que la plaine diaprée de la variété de tant de fleurs, et qui surpasse en beauté les Anges et les hommes ! Mais qui pourrait penser l'humilité avec laquelle saint Luc la pria de le regarder, et la douceur et simplicité avec laquelle Notre Dame le fit ? O que de lumières il reçut par ce regard sacré, que son cœur demeura enflammé de son amour, que de connaissances il tira quand les yeux de cette douce Vierge s'arrêtèrent sur lui ! Ils imprimèrent alors en son cœur un si grand amour de la pureté qu'il y persévéra constamment tout le temps de sa vie et garda le célibat. (2)

(1) *Oeuvres*, IX, 384 ss (sermon du 21 nov. 1620, pour la fête de la Présentation).

(2) *Ibid.*, X, 127 (sermon du 18 oct. 1621, pour la fête de saint Luc).

L'histoire de Luc, le peintre, est légendaire, mais l'expérience décrite ici est authentiquement celle de François de Sales.

La Vierge était si belle que le Roi du ciel la voulut « non seulement pour son Epouse ains aussi pour sa Mère » (1).

Lorsque le père éternel jeta les yeux sur ses sandales ou souliers [son humilité], il en fut tellement épris qu'il se laissa gagner et lui envoya son Fils, lequel s'incarna en ses très chastes entrailles. (2)

Avec quelle dévotion devait-elle aimer son corps virginal, non seulement parce que c'était un corps doux, humble, pur, obéissant au saint amour et qu'il était tout embaumé de mille sacrées suavités, mais aussi parce qu'il était la source vivante de celui du Sauveur... C'est pourquoi, quand elle mettait son corps angélique au repos du sommeil : Or sus, reposez, disait-elle, ô tabernacle de l'Alliance, Arche de la sainteté, trône de la Divinité ; allégez-vous un peu de votre lassitude, et reposez vos forces par cette douce tranquillité. (3)

Chaque fois que François parle de la maternité de la Vierge, c'est avec une « assistance particulière ». Rappelons que l'institut de religieuses fondé par lui avec l'intime collaboration de Jeanne de Chantal a pour patronne « la Bienheureuse Vierge de la Visitation », et que la création de l'ordre nouveau s'associe dans son esprit avec l'image de la Vierge enceinte venant faire visite à Elisabeth, d'où le nom de Visitation (4). C'est à la Vierge aussi qu'il dédie le *Traité de l'amour de Dieu*, parce que de toutes les créatures, c'est elle qui a pratiqué l'amour le plus parfait, jusqu'à la blessure mortelle de l'amour ; elle mourut par un excès d'amour, en contemplant son Fils, « toute ravie et transportée ».

Je considérais au soir, selon la faiblesse de mes yeux, cette reine mourante d'un dernier accès d'une fièvre plus suave que toute santé qui est la fièvre d'amour. (5)

Charles Flachaire a fait cette remarque intéressante que « c'est surtout depuis 1605, c'est-à-dire depuis sa rencontre avec la baronne de Chantal, que saint François unit, dans ses salutations épistolaires, Notre Dame et Jésus » (6).

(1) *Oeuvres,* IX, 391 (sermon du 21 nov. 1620, pour la fête de la Présentation).

(2) *Ibid.*, IX, 163 (sermon du 2 juillet 1618, pour la fête de la Visitation).

(3) *Traité*, III, 8.

(4) *Oeuvres,* XIV, 349 et 324.

(5) *Ibid.*, XVII, 270 (lettre à Jeanne de Chantal, 15 août 1616).

(6) Ch. Flachaire, *La dévotion à la Vierge au commencement du XVIIe siècle*, p. 35, Paris 1916.

La dévotion de François de Sales à l'enfant Jésus a des accents de sentimentalité doucereuse et précieuse. Avec Mme de Chantal, il se penche extasié sur la crèche de Bethléem. Il éprouve alors une tendresse débordante et presque sensuelle. Les lettres qu'il écrit à son amie la veille ou le jour de Noël sont des hymnes d'amour :

Hé, vrai Jésus ! que cette nuit est douce, ma très chère fille ! « Les cieux », chante l'Eglise, « distillent de toutes parts le miel » ; et moi je pense que ces divins Anges qui résonnent en l'air leurs admirables cantiques, viennent pour recueillir ce miel céleste sur les lis où il se trouve, sur la poitrine de la très douce Vierge et de saint Joseph. J'ai peur, ma chère Fille, que ces divins Esprits ne se méprennent entre le lait qui sort des mamelles virginales, et le miel du Ciel qui est abouché sur ces mamelles. Quelle douceur de voir le miel sucer le lait.(1)

Le grand petit Enfant de Bethléhem soit à jamais les délices et les amours de notre cœur, ma très chère Mère, ma Fille... Si je le vois sur les genoux de sa sacrée Mère, ou entre ses bras, ayant sa petite bouchette, comme un bouton de rose attachée au lis des saintes mamelles, ô Dieu, je le trouve plus magnifique en ce trône, non seulement que Salomon dans le sien d'ivoire, mais que jamais même ce Fils éternel du Père ne fut au Ciel ; car si bien le Ciel a plus d'être visible, la Sainte Vierge a plus de vertus et perfections invisibles, et une goutte du lait qui flue virginalement de ses sacrés sucherons, vaut mieux que toutes les influences des cieux... J'ai une lumière toute particulière qui me fait voir que l'unité de notre cœur est ouvrage de ce grand Unisseur, et partant, je veux désormais non seulement aimer, mais chérir et honorer cette unité comme sacrée. (2)

Voici une lettre du même ton adressée à une religieuse :

Je vous promets qu'en cette Messe de minuit, en laquelle il me semblera voir une crèche sur l'autel et le divin Poupon faisant ses doux yeux pleins de larmes plus précieuses que des perles, je l'offrirai à Dieu son Père avec le congé de sa Mère, et le demanderai pour vous, afin qu'il soit à jamais le cœur de votre cœur et l'unique Epoux de votre âme. O ma Fille, tenez bien ce divin Enfant entre vos bras et lui donnez vos mamelles... (3)

L'enfant Jésus n'est pas toujours seulement objet d'adoration ; il peut devenir aussi le symbole de certains états d'oraison.

(1) *Oeuvres*, XIV, 392 (lettre à Mme Chantal, 25 déc. 1610 ?).
(2) *Ibid.*, XVI, 120 s. (lettre à Mme de Chantal, 25 déc. 1613 ?).
(3) *Ibid.*, XVII, 116 (à une religieuse, la veille de Noël).

Dans ce cas, le nourrisson divin porté dans les bras de sa mère n'est plus simplement un touchant tableau offert à la contemplation ; d'objectif qu'il était, il devient subjectif, et sert à représenter l'âme en repos dans le sein de son Dieu, comme nous le verrons plus loin.

Dans la contemplation du Crucifié, il y a un ressort moral profond : elle fait aimer celui qui souffre à cause des pécheurs, elle fait haïr le péché, cause de sa mort. Mais cette contemplation perd souvent chez François de Sales tout caractère moral. Il fait des descriptions réalistes du divin supplicié, de sa tête couronnée d'épines, du sang qui ruisselle de son visage, de tout son corps meurtri. Il parle avec prédilection de Madeleine devant la croix : « Elle se relevait sur ses pieds, fichait ardemment ses yeux sur lui, mais elle n'en voyait qu'une certaine blancheur pâle et confuse » (1). Notre mystique a une dévotion particulière pour les plaies du Crucifié et principalement pour la plaie au côté. Le mont Calvaire est la vraie école de l'amour ; c'est là que les âmes fidèles, abeilles mystiques, viennent puiser dans les plaies du lion de la tribu de Juda le miel de l'amour. (2) Ce genre de piété remonte à saint Bernard et à saint Bonaventure, comme l'attestent les nombreuses citations de ces deux mystiques qui constituent une notable partie d'un sermon sur les cinq plaies de Notre Seigneur ; bien que ce sermon soit d'une authenticité un peu douteuse, il ne détonne pas dans l'œuvre de François de Sales. L'auteur montre dans les plaies du Christ des sources de grâce, de miséricorde et de salut ; ce sont des refuges de l'âme dans lesquels il faut se retirer souvent.

J'établirai ma demeure dans la fournaise d'amour, dans le divin cœur transpercé pour moi. Auprès de ce foyer brûlant, je sentirai ranimer au milieu de mes entrailles la flamme d'amour jusqu'ici languissante. Ah ! Seigneur, votre cœur est la véritable Jérusalem...

Habitant de cette cité divine, je boirai à longs traits dans les fontaines de mon Sauveur, je collerai mes lèvres sur le sang qui en découle, je m'enivrerai de cette liqueur précieuse, et dans ma sainte ivresse j'irai chantant par les rues de Jérusalem l'*Alleluia* de l'amour.(3)

(1) *Oeuvres*, XIII, 81 (lettre à Mme de Chatal, 1er août 1605).
(2) *Traité*, XII, 13.
(3) *Oeuvres*, VIII, 433 s.

François conseilla à Mme de Chantal de se retirer chaque jour dans l'une des plaies du Crucifié, ce qu'elle faisait fidèlement. « Le dimanche, elle se retirait dans la plaie du côté ; le lundi, dans celle du pied gauche ; le mardi, dans celle du pied droit ; le mercredi, dans celle de la main gauche ; le jeudi, dans celle de la main droite ; le vendredi, dans les cicatrices de son adorable chef ; le samedi, elle rentrait dans celle du côté, pour finir la semaine par où elle l'avait commencée. » (1)

C'est dans le Cœur de Jésus, ouvert par la plaie au côté, qu'il donne rendez-vous à Mme de Chantal :

> J'espère que vous serez dans la caverne de la tourterelle et au côté percé de notre cher Sauveur. Je veux bien m'essayer d'y être souvent avec vous... Hier je vous vis, ce me semble, que, voyant le côté de notre Seigneur ouvert, vous vouliez prendre son cœur pour le mettre dans le vôtre, comme un roi dans son petit royaume ; et bien que le sien soit plus grand que le vôtre, si est-ce qu'il le raccourcirait pour s'y accommoder. (2)

On voit poindre ici la dévotion au Sacré-Cœur qui devait jouer un si grand rôle plus tard et dont certaines manifestations furent une vraie dégénérescence de la piété chrétienne.

N'oublions pas cependant que l'adoration des mystères de Jésus et de la Vierge ne sont qu'une sorte d'accompagnement du mysticisme de François de Sales. La mélodie essentielle nous est donnée par la succession des divers « états d'oraison ».

Les degrés de l'oraison mystique.

Nous ne prenons pas ici le mot d'oraison pour la seule prière ou « demande de quelque bien »... En somme, l'oraison n'est autre chose qu'une conversation par laquelle l'âme s'entretient amoureusement avec Dieu de sa très aimable bonté, pour s'unir et joindre à icelle... Elle s'appelle mystique parce que la conversation y est toute secrète, et ne se dit rien en icelle entre Dieu et l'âme que de cœur à cœur, par une communication incommunicable à tout autre qu'à ceux qui la font. Le langage des amants est si particulier que nul ne l'entend qu'eux-mêmes. (3)

(1) *Mémoires* de la Mère de Chaugy, p. 75, Paris 1893.
(2) *Oeuvres*, XIV, 253 (lettre du 25 fév. 1610).
(3) *Traité*, VI, 1.

Dans l'oraison de François de Sales, telle qu'elle est décrite dans le *Traité de l'amour de Dieu*, nous distinguons nettement les deux tendances fondamentales que Leuba a signalées chez les mystiques chrétiens : une tendance à la jouissance et une tendance à « l'universalisation de l'action » (1). Mais il ne semble pas, comme le pense le psychologue américain, que ces deux tendances soient en guerre l'une avec l'autre. Elles cheminent côte à côte et se soutiennent mutuellement. La première domine dans l'expérience de l'introversion où l'âme jouit de la présence intime de Dieu, la seconde provoque la mort mystique ou mort à soi-même, et ramène l'âme à l'extraversion ou activité désintéressée (2). Le caractère érotique de la première expérience apparaît clairement chez François de Sales. Le caractère moral des deux autres est non moins évident. C'est l'introversion que François désigne plus particulièrement sous le nom d'oraison. C'est elle que nous devons décrire à présent.

L'oraison prend naissance dans une « aspiration » de l'âme vers Dieu, comparable au désir de l'amante ou à l'appétit du nourrisson :

> Nos cœurs, après tant de langueurs et de désirs, arrivant à la source forte et vivante de la Divinité, tireront par leur complaisance toutes les perfections de ce Bien-aimé, et en auront la parfaite jouissance... ; le cher époux entrera dedans nous, comme dans son lit nuptial, pour communiquer sa joie éternelle à notre âme. (3)

De même l'enfant « trépigne d'aise » quand il voit découvrir le sein de sa mère.

Le premier degré de l'oraison est la « méditation », par laquelle on cherche à « exciter la volonté à de saintes affections et résolutions ».

La céleste amante, comme une abeille mystique, va voletant au Cantique des Cantiques, tantôt sur les yeux, tantôt sur les lèvres,

(1) James Leuba, *Les tendances fondamentales des mystiques chrétiens*, Revue philosophique 1902 ; *The State of Mystical Death*, The American Journal of Psychology 1903.

(2) Silberer, *Probleme der Mystik und ihrer Symbolik*, Wien und Leipzig 1914 ; Flournoy, *Une mystique moderne*, Archives de psychologie, t. XV 1915.

(3) *Traité*, V, 1.

les joues, sur la chevelure de son Bien-aimé, pour en tirer la suavité de mille passions amoureuses, remarquant par le menu tout ce qu'elle trouve de rare pour cela : de sorte que toute ardente de la sacrée dilection, elle parle avec lui, elle l'interroge, elle l'écoute, elle soupire, elle aspire, elle l'admire, comme lui, de son côté ; la comble de contentements, l'inspirant, lui touchant et ouvrant le cœur, puis répandant en icelui des clartés, les lumières et des douceurs sans fin. (1)

La « contemplation » est un degré plus avancé d'intimité. Ce n'est plus une recherche, c'est une vue « simple et ramassée ». C'est déjà une possession et une jouissance,

comme celui qui d'un trait d'œil, passant sa vue dès la tête jusques aux pieds de son épouse richement parée, aurait attentivement tout vu en général et rien en particulier. (2)

Par la contemplation s'opère l'introversion proprement dite. Citons les symboles les plus caractéristiques dont François de Sales se sert pour décrire cette expérience :

Lors les puissances, voire même les sens extérieurs de l'âme, par un certain secret consentement se retournent du côté de cette intime partie où est le très aimable et très cher Epoux... En somme tout ce recueillement se fait par l'amour, qui sentant la présence du Bien-aimé par les attraits qu'il répand au milieu du cœur, ramasse et rapporte toute l'âme vers icelui par une très aimable inclination, par un très doux contournement et par un délicieux repli de toutes les facultés du côté du Bien-aimé, qui les attire à soi par la force de sa suavité, avec laquelle il lie et tire les cœurs, comme on tire les corps par les cordes et liens matériels. (3)

Lors se fait une contemplation d'ardeur et de certaine sorte de ferveur comme quasi d'empressement, qui remue toute l'âme à se serrer et presser autour de son Bien-aimé, comme ferait une épouse, laquelle inopinément aurait trouvé son époux en sa chambre, revenu de quelque voyage. O Dieu, comme serait-elle émue ! quel accueil amoureux ! quel empressement de caresses, sans ordre ni méthode ! (4)

Nous avons ici ce qu'on pourrait appeler le symbole nuptial ; et voici le symbole maternel, dérivé du culte de la Vierge, qui décrit peut-être mieux encore ce « recueillement amoureux » :

(1) *Traité*, VI, 2.
(2) *Ibid.*, VI, 6.
(3) *Ibid.*, VI, 7.
(4) Première rédaction du *Traité* ; *Oeuvres*, V, 392.

Imaginez-vous la très sainte Vierge Notre Dame, lorsqu'elle eut conçu le Fils de Dieu son unique amour... Toute son âme était ramassée dedans elle-même, et à mesure que la divine Majesté s'était, par manière de dire, rétrécie et apetissée dedans son ventre virginal, son âme agrandissait et magnifiait son infinie bonté, son esprit tressaillait en Dieu son Sauveur, c'est-à-dire en ses entrailles, où Dieu était. Son Bien-aimé était tout à elle, et elle tout à lui ; et elle n'élançait pas ses facultés bien loin, ains les ramassait et recueillait en elle-même, puisque son Bien-aimé était dedans son cœur, en sa propre poitrine, entre ses mamelles. C'est cela que quelques-uns appellent introversion, c'est-à-dire retour de l'âme en soi-même, y apercevant le Saint-Esprit qui l'attire insensiblement par des attraits secrets mais délicieux, dont il appelle ses puissances et les ramène en dedans, comme les repliant sur elles-mêmes. (1)

Quand l'introversion s'est en quelque sorte achevée dans un état de jouissance tranquille ou « oraison de quiétude », le symbole le plus suggestif est celui de l'enfant sur le sein de sa mère :

N'avez-vous jamais pris garde, Théotime, à l'ardeur avec laquelle les petits enfants s'attachent quelquefois au tétin de leurs mères quand ils ont faim ? On les voit grommelant, serrer et presser de la bouche le chicheron, suçant le lait si avidement que même ils en donnent de la douleur à leurs mères. Mais après que la fraîcheur du lait a aucunement [en quelque façon] apaisé la chaleur appétissante de leur petite poitrine, et que les agréables vapeurs qu'ils envoient à leur cerveau commencent à les endormir, Théotime, vous les verriez fermer tout bellement leurs petits yeux et céder petit à petit au sommeil, sans quitter néanmoins le tétin, sur lequel ils ne font nulle action que celle d'un lent et presque insensible mouvement de lèvres, par lequel ils tirent toujours le lait qu'ils avalent imperceptiblement : et cela ils le font sans y penser, mais non pas certes sans plaisir, car si on leur ôte le tétin avant que le profond sommeil les ait accablés, ils s'éveillent et pleurent amèrement, témoignant par la douleur qu'ils ont en la privation qu'ils avaient beaucoup de douceur en la possession. Or il en est de même de l'âme qui est en repos et quiétude devant Dieu ; car elle suce presque insensiblement la douceur de cette présence, sans discourir, sans opérer, et sans faire chose quelconque par aucune de ses facultés sinon par la seule pointe de la volonté, qu'elle remue doucement et presque imperceptiblement, comme la bouche par laquelle entre la délectation et l'assouvissement insensible qu'elle prend à jouir de la présence divine. Que si on incommode cette pauvre petite pouponne et qu'on lui veuille ôter la poupette, d'autant qu'elle semble

(1) Première rédaction du *Traité* ; *Oeuvres*, V, 391 s ; cf. IV, 328.

endormie, elle montre bien alors, qu'encore qu'elle dorme pour tout le reste des choses elle ne dort pas néanmoins pour celle-là ; car elle aperçoit le mal de cette séparation et s'en fâche, montrant par là le plaisir qu'elle prenait, quoique sans y penser, au bien qu'elle possédait. (1)

L'oraison peut aller plus loin que cet état de quiétude jusqu'à « l'union parfaite » avec Dieu. Ce n'est pas simple jonction, mais pénétration « par un serrement et élan cordial », comme font les nourrissons qui « se pressent et se serrent par petits élans que le plaisir de téter leur donne ».

Voyez donc ce beau petit enfant auquel sa mère assise présente son sein : il se jette de force entre les bras d'icelle, ramassant et pliant tout son petit corps dans ce giron et sur cette poitrine aimable... Il semble qu'il se veuille tout enfoncer et cacher dans ce sein agréable duquel il est extrait. (2)

Cette union peut se faire par des élancements répétés ou par un continuel avancement et pressement comme celui d'une grande masse de plomb qui se presse contre le sol et s'y enterre à cause de son poids. L'âme coopère à cette union, mais le rôle principal est joué par Dieu. Dieu n'est pas pour François un principe abstrait. Il vient au devant de l'âme et lui fait goûter sa grâce. Du point de vue psychologique on peut dire que ce Dieu représente des puissances inconscientes avec lesquelles la volonté consciente cherche à se mettre en harmonie. Notre mystique analyse avec une grande finesse les diverses relations possibles entre l'effort conscient, représenté par l'enfant, et l'impulsion inconsciente, représentée par la mère, dans leurs tentatives d'union.

Notre Seigneur montrant le très aimable sein de son divin amour à l'âme dévote, il la tire toute à soi, la ramasse, et, par manière de dire, il replie toutes les puissances d'icelle dans le giron de sa douceur plus que maternelle ; puis, brûlant d'amour il serre l'âme, il la joint, la presse et colle sur ses lèvres de suavité et sur ses délicieuses mamelles, les baisant du sacré baiser de sa bouche, et lui faisant savourer ses tétins meilleurs que le vin. Alors l'âme, amorcée des délices de ses faveurs, non seulement consent et se prête à l'union que Dieu fait, mais de tout son pouvoir elle coopère, s'efforçant de se joindre et serrer de plus en plus à la divine bonté. (2)

(1) *Traité*, VI, 9.
(2) *Ibid.*, VII, 1.

Quelquefois elle ne coopère même pas : elle est emportée comme l'enfant assoupi que sa mère enlève. Ou bien elle ne fait que répondre à la sollicitation. Mais elle peut aussi prendre l'initiative et la grâce seconde alors ses efforts, comme il en serait de nautoniers poussant un navire chargé de fer vers une montagne aimantée qui attirerait le bateau.

Quand l'oraison d'union se prolonge, elle s'appelle « extase ou ravissement », car l'âme n'est plus en soi-même, mais en Dieu ; elle est abîmée en lui comme une goutte d'eau dans l'océan. L'amour a rendu l'Epoux « fluide et coulant », et l'Epouse elle-même est « toute fondue d'amour ».

L'âme sort par cet écoulement sacré et fluidité sainte, et se quitte soi-même, non seulement pour s'unir au Bien-aimé, mais pour se mêler toute et se détremper avec lui. (1)

L'amour divin peut être d'une violence telle qu'il entraîne l'âme au delà du « ravissement » et brise son enveloppe charnelle. François de Sales décrit « les blessures de l'amour sacré » en termes très humains. Il les compare à celles de ce jeune homme entré en conversation « libre, sain et fort gai », et qui sent après un instant que « l'amour se servant des regards, des maintiens, des paroles, voire même des cheveux d'une imbécile et faible créature, comme d'autant de flèches, aura féru et blessé son chétif cœur en sorte que le voilà tout triste, morne et étonné » (2). Douleur aimable, comme celle de sainte Thérèse qu'un séraphin perçait d'une flèche d'or, ou celle de Catherine de Gênes dans le cœur de laquelle Dieu décocha sa sagette d'amour, ou encore celle de l'admirable François d'Assise dont la vie ne fut que « larmes, soupirs, plaintes, langueurs, définements, pâmoisons amoureuses » ; ses extases furent si amoureusement douloureuses et douloureusement amoureuses qu'elles firent apparaître des stigmates sur son corps.

A son degré suprême, l'amour « donne son coup droit dans le milieu du cœur, et si fortement qu'il pousse l'âme dehors de son corps ». C'est « la très heureuse mort des amants qui vaut mieux que cent vies ». Avec la crédulité que nous lui connaissons, François cite les exemples de mort amoureuse de plusieurs

(1) *Traité*, VI, 12.
(2) *Ibid.*, VI, 13.

saints, en particulier d'un gentilhomme qui, après un pèlerinage au pays du Sauveur, s'en vint mourir d'amour sur le mont Olivet ; un médecin ayant ouvert sa poitrine trouva ce brave cœur déchiré « avec ce sacré mot gravé au-dedans d'icelui : Jésus mon amour ! » L'histoire de Philippe Nerius est plus merveilleuse encore : l'amour lui rompit la quatrième et la cinquième côte afin qu'il pût recevoir plus d'air pour rafraîchir son cœur. Mais de tous les exemples, le plus sublime est celui de la sainte Vierge qui trouva dans la mort « les souveraines délices de l'amour » (1).

Nous sommes arrivés, dans notre description de l'oraison mystique, au point culminant, où l'amour, dépassant les limites des forces humaines, brise le corps. Force nous est d'admettre que François n'a franchi cette étape qu'en imagination.

La signification des symboles.

Quelle est la juste portée des innombrables images qui sortent à jet continu de l'imagination ensoleillée de François de Sales ?

Une première remarque s'impose : les mots n'éveillent pas à toutes les époques les mêmes associations d'idées. Le style de François de Sales a encore la verdeur du seizième siècle et déjà le goût précieux du dix-septième. La familiarité des images dans ce temps-là, écrit M. Rébelliau, « va en plus d'un lieu jusqu'à des précisons réalistes effarouchantes aux pudeurs modernes... ; rappelons-nous qu'elles ne l'étaient point au temps de saint François de Sales, et que « l'honnête homme » et même « l'honnête dame » de l'an 1600 croyait pouvoir entendre des propos — même en chaire — et lire des livres, dans lesquels toutes choses étaient appelées de tous leurs noms » (2). Pour comprendre comment notre auteur a pu s'exprimer avec une liberté de langage inconnue des écrivains religieux d'aujourd'hui, il faut lire quelques textes des auteurs spirituels de son époque, prédicateurs ou mystiques ; quel réalisme truculent et quel mauvais goût souvent ! Par comparaison, François paraît alors relativement modéré et discret (3).

(1) *Traité*, VII, 9, 11, 12 et VI, 15.

(2) Petit de Julleville, *Histoire de la littérature française*, III, 395.

(3) Bremond signale parmi les pages les plus « irritantes » de ce temps-là une « oraison de tous les membres de la sacrée Vierge Marie » ; *Op. cit.*, I, 327. M. Francis Vincent cite ce passage du P. Binet qui était un homme de véritable mérite : « C'est une belle imagination de ceux qui disent que,

Il y aurait aussi toute une étude à faire sur le rôle de la tradition mystique et l'utilisation d'images accréditées par des autorités vénérables. Le symbole nuptial n'est pas une invention de François de Sales ; il imprègne toute la théologie mystique où il est entré à la faveur du Cantique des cantiques et sous le patronage de Salomon. Le symbole de l'enfant sur le sein de sa mère, François le tient de la grande mystique espagnole : « La bienheureuse Mère Thérèse ayant écrit qu'elle trouvait cette similitude à propos, je l'ai ainsi voulu déclarer » (1) ; il n'utilise pas ce symbole avant d'avoir subi l'influence de la sainte d'Avila ; on le chercherait en vain dans l'*Introduction à la vie dévote.*

Faisons donc une large part, dans le symbolisme de François de Sales, à l'influence de son temps et de la tradition mystique. Mais cherchons plus loin. Selon lui-même, le sens de ses « similitudes » est tout spirituel, « sublimé », diraient les psychologues. Comme des contemporains lui reprochaient déjà le réalisme de certaines de ses images, il déclara que c'étaient les plus nécessaires à la compréhension du *Traité.* Et dans un sermon, il a fait cette judicieuse remarque que

> souvent il arrive aux fols amoureux du monde de proférer des paroles qui certes seraient ridicules si elles ne sortaient d'un cœur passionné ; ils disent ce que la force de l'amour leur fait dire, et ce langage n'est entendu que de ceux qui savent que c'est que d'aimer. Il en est de même de l'amour divin, la force duquel fait employer des mots qui seraient sujets à censure s'ils n'étaient compris de ceux qui connaissent le langage de ce céleste amour. (2)

Le symbolisme de François de Sales est prodigieux de richesse et de variété. A chaque page qu'il écrit, il y a des parfums, des sons, de la lumière, des couleurs, des douceurs et des caresses. C'est un fourmillement d'images qui s'adressent à tous les sens du lecteur et qui évoquent à son esprit toute la souriante nature : des arbres, des fleurs odorantes et bariolées, des oiseaux exoti-

qui veut bien vendre une esclave qui est enceinte, il faut évaluer le fils qu'elle porte dans son ventre, et si l'on pouvait savoir que ce fils dût être quelque chose de bien grand, il faudrait vendre cela autant que vaut la mère et autant que vaudrait le fils... Voulez-vous savoir combien vaut N.-D. enceinte de J.-C. ? » *Saint François de Sales directeur d'âmes*, p. 493.

(1) *Traité*, VI, 9.

(2) *Oeuvres*, X, 321 (sermon du 10 mars 1622).

ques ou familiers aux plumages éclatants et aux voix limpides, des abeilles bourdonnantes, des poissons dans l'onde pure et fraîche, le soleil, l'espace et l'océan... Mais les symboles les plus fréquents, et assurément les plus importants, sont empruntés aux affections humaines. Ils peuvent se classer en trois types bien distincts : l'amante attirée par son amant, l'enfant attaché au sein de sa mère, la mère tenant son enfant dans les bras ; symbole nuptial, symbole infantile et symbole maternel. Le premier est celui qui apparaît le plus souvent dans tous les écrits de notre mystique ; le second ne devient fréquent qu'à partir de 1610, et sous l'influence combinée de sainte Thérèse et de Jeanne de Chantal ; le troisième reste en arrière des deux autres. (1)

Toutes ces images ne sont que la traduction des mouvements de l'amour religieux. Elles expriment des « fonctions » supérieures de l'âme ; autrement dit, ce sont des symboles « fonctionnels », dans le sens que Silberer donne à cette expression. Le fait même qu'ils sont interchangeables, malgré la diversité de leurs sens naturels, prouve bien que ce n'est pas le sens primitif et matériel qui importe, mais le sens anagogique (2) et spirituel. Considérés au point de vue de la simple sensation, les symboles sont incohérents et offrent des absurdités. Il est bien évident que la conscience du mystique et celle du petit enfant qui tète sa mère ne sont pas une seule et même chose, pas plus que l'extase religieuse et le « baiser nuptial ». Il est curieux de voir notre prédicateur, dans un sermon à des religieuses, hésiter entre deux symboles :

> Dites-moi ce que vous aimeriez le mieux, ou d'être portées par ce cher Sauveur comme saint Ignace, ou de le porter entre vos bras comme fit Siméon ? Certes, tous deux sont bien heureux... Mais si vous aviez à choisir, lequel prendriez-vous ? Vous y penserez, car ce ne sera pas une pensée inutile. (3)

Voir dans l'incohérence des symboles le symptôme d'« une sexualité hésitante » (4), c'est méconnaître leur valeur spiri-

(1) Il n'est pas exact de voir dans le symbole infantile «un type unique en importance» ; F. Morel, *L'introversion mystique*, p. 234. Nous avons compté approximativement que dans tout le *Traité*, l'auteur se sert trente-six fois du symbole infantile et cent trente-trois fois du symbole nuptial.

(2) Anagogique : « qui s'élève du sens littéral au sens spirituel» ; Littré.

(3) *Oeuvres*, X, 178 (sermon du 2 fév. 1622).

(4) Morel, p. 240.

tuelle. François de Sales n'ignore pas qu'il y a entre l'amour sensuel et l'amour divin une relation. Il donne même sur cette relation une théorie analogue à la théorie moderne de la sublimation. Selon lui, l'amour est un en son essence, mais il peut s'avilir ou s'ennoblir, descendre au niveau des bêtes ou s'élever jusqu'aux anges. Les extases spirituelles ravissent l'âme au-dessus de sa condition naturelle et sont à l'opposé des extases sensuelles qui mettent l'âme « hors de sa propre dignité spirituelle, et au-dessous de sa condition naturelle ». Les affections humaines, en particulier l'amour conjugal, sont belles et pures et, dans leur fond, spirituelles ; aussi est-il permis de les prendre pour images de l'amour divin. Mais comme l'amour perd en intensité lorsqu'il se disperse en étendue, quiconque le veut fort, doit « en retenir la vertu et la force dans les limites des opérations spirituelles ; car qui voudrait l'appliquer aux opérations de la partie sensible ou sensitive de notre âme, il affaiblirait d'autant les opérations intellectuelles, esquelles toutefois consiste l'amour essentiel ». En conséquence, l'amour sensuel, loin de développer et d'entretenir l'amour essentiel, l'affaiblit plutôt et le dissipe. Il se fait ainsi entre les deux amours un jeu de bascule. Ils sont unis par un lien vital. Sans que l'un soit la cause de l'autre, il y a entre eux dépendance et influence réciproques. Un amour vigoureux entraîne après lui toutes les puissances de l'âme ; l'amour d'une créature fait cela ; l'amour de Dieu le fait mieux encore ; il peut absorber les passions inférieures comme le soleil absorbe la lumière des étoiles. « O sainte et sacrée alchimie ! », s'écrie François, « ô divine poudre de projection, par laquelle tous les métaux de nos passions, affections et actions sont convertis en l'or très pur de la céleste dilection. » (1)

Mais après avoir admiré cette merveilleuse alchimie qui purifie les âmes, nous sommes obligé de reconnaître que la conversion des passions en céleste dilection n'a pas toujours très bien réussi à François de Sales. On trouve dans son mysticisme des marques incontestables de « sublimation manquée ». Il semble bien que le sens primitif et matériel des symboles a souvent déteint pour ainsi dire, sur le sentiment religieux, au point de paraître

(1) Cette théorie est exposée dans le *Traité*, I, 10 ; VII, 4 ; XI, 20. D'après SILBERER, c'est bien dans ce sens que les alchimistes comprenaient leurs opérations étranges.

le remplacer. Il se serait produit alors chez notre mystique quelque chose d'analogue à ce que M. Oskar Pfister a signalé (avec exagération peut-être) chez le comte de Zinzendorf (1). Des sentiments naturels refoulés ont pris leur revanche. Ne trouvant pas d'issue, ils se sont manifestés sous une forme déguisée dans les symboles sacrés. Ce masque est bien propre à tromper des âmes pieuses comme sont celles de fondateurs de la Visitation. Nous croyons pouvoir dire que des affections purement humaines, et d'ailleurs légitimes en soi, font irruption, avec violence parfois, dans le langage mystique de François de Sales. Ses écrits — *Lettres*, à Jeanne de Chantal surtout, *Traité de l'amour de Dieu*, *Entretiens spirituels* — en bien des pages, cessent de dégager une impression religieuse et nous transportent dans une atmosphère érotique fort analogue à celle qu'on respire dans le roman de l'*Astrée*. Le nom de l'objet d'amour change, la qualité du sentiment reste la même. C'est d'ailleurs une tendance de l'époque, semble-t-il, de méconnaître le caractère distinctif du sentiment religieux.

> Changez non point d'humeur, mais d'objet seulement.
> Aimez, mais Dieu qui seul vous aime constamment.

Ainsi parlait le président Favre, l'intime ami de François de Sales. Un autre ami, très cher, Camus, évêque de Belley, auteur d'innombrables romans pieux, faisait d'une romance galante un cantique, en remplaçant les mots « reine des cœurs » par ceux de « Roi de nos cœurs » (2). Sainte-Beuve nous rappelle que l'évêque de Genève était « fort ami » du marquis d'Urfé, et il ajoute : « Philothée est assez la sœur de Céladon » (3). Plusieurs des citations que nous avons faites, lesquelles ne sont pas exceptionnelles, mais bien représentatives de toute l'œuvre mystique de François de Sales, donnent l'impression que, si l'objet du sentiment porte un nom religieux, le sentiment lui-même est parfois de qualité profane. Citons quelques exemples encore :

O Dieu, qui me donnera ce bonheur de voir un jour le nom de Jésus gravé dans le fin fond du cœur de celle qui le porte marqué sur sa

(1) O. Pfister, *Die Frœmmigkeit des Grafen von Zinzendorf*, 1910.
(2) Bremond, I, 381 et 374.
(3) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, I, 231 s.

poitrine ? (1) O que j'eusse souhaité d'avoir le fer de la lance de Notre Seigneur en une main et votre cœur de l'autre ! Sans doute j'eusse fait cet ouvrage. Voyez-vous, ma chère Fille, où mon esprit se laisse aller ? (2)

La lance du Seigneur ne rappelle-t-elle pas ici un peu trop la flèche de Cupidon ? Au moment où, avec Mme de Chantal, il fonde la Visitation, ses lettres ont des accents particulièrement passionnés :

Hé, cher Jésus, soyez l'Enfant de nos entrailles, afin que nous ne respirions ni ressentions partout que vous. Hélas ! vous êtes si souvent en moi, pourquoi suis-je si peu souvent en vous ? Vous entrez en moi, pourquoi suis-je tant hors de vous ? Vous êtes dans mes entrailles, pourquoi ne suis-je dans les vôtres pour y fouiller et recueillir ce grand amour qui enivre les cœurs ?

Ma fille, je suis tout parmi cette chère Visitation, en laquelle notre Sauveur, comme un vin tout nouveau, fait bouillonner de toutes parts cette affection amoureuse dedans le ventre de sa sacrée Mère. (3)

A Philothée déjà, il donnait cette recommandation :

Faites des actions extérieures de ferveur, quoique sans goût, embrassant l'image du Crucifix, la serrant sur la poitrine, lui baisant les pieds et les mains, levant vos yeux et vos mains au ciel, élançant votre voix en Dieu par des paroles d'amour et de confiance comme celles-ci : Mon Bien-aimé à moi, et moi à lui. Mon Bien-aimé m'est un bouquet de myrrhe, il demeure entre mes mamelles... (4)

Aux veuves, il présente le Christ comme un second époux. A une femme souffrante, il écrit : « Faites bien l'amour à l'Epoux de votre cœur sur le lit de douleur » (5). Mais c'est surtout devant les religieuses qu'il développe le symbole nuptial, en citant fréquemment le *Cantique des cantiques* :

Il en est de Notre Seigneur comme d'Assuérus qui avait un grand nombre de demoiselles en sa maison, lesquelles étaient toutes ses épouses ; néanmoins il y en avait une particulièrement destinée au

(1) Mme de Chantal avait réellement taillé dans sa chair avec un instrument tranchant pour graver sur son cœur le nom de Jésus, ainsi que l'atteste la Mère de Chaugy ; *Mémoires*, p. 108.

(2) *Oeuvres*, XIII, 76 (lettre à Mme de Chantal, du 21 juillet 1605).

(3) *Oeuvres*, XV, 76 (lettre à Mme de Chantal, 1611 ?).

(4) *Introduction à la vie dévote*, IVe partie, ch. 12.

(4) *Oeuvres*, XVI, 300.

lit royal... Certes toutes les âmes sont épouses de notre Sauveur et Maître... néanmoins les Religieuses sont particulièrement destinées au lit nuptial de l'Epoux céleste... (1)

Il n'y a pas de doute, le mysticisme de François de Sales est teinté d'érotisme. Mais il est faux de le qualifier de « mimique d'une aventure sexuelle que la réalité lui a refusée » (2). Nous expliquerions plutôt ce caractère érotique de la manière suivante : l'idéal ascétique de l'Eglise romaine a dressé un infranchissable barrage devant les flots d'affection qui jaillissaient du « cœur de chair » de François de Sales, et ces flots ont débordé sur les « champs de conscience » que cultivait sa ferme et vigilante volonté, « suprême pointe de son esprit ». Quand Jeanne de Chantal, dès 1604, eut ouvert dans le cœur de son ami de nouvelles écluses d'amour, le débordement devint une sorte d'inondation, par moments torrentueuse. La vie religieuse semble alors faire place à la vie amoureuse. Mais elle n'est que submergée. Le fond de ce mysticisme est solide et fécond ; de son sol détrempé sortiront, abondants, les fruits de la sainteté.

ÉLÉMENTS VOLITIFS ET MORAUX.

La tendance morale à l'action.

On est loin d'avoir compris tout le mysticisme de François de Sales, quand on a passé en revue les divers degrés de son oraison depuis les attraits amoureux de la grâce jusqu'aux suprêmes jouissances de la mort par amour.

L'âme est pressée de deux désirs : d'être délivrée de toute occupation extérieure pour demeurer en son intérieur avec Jésus Christ, et d'aller néanmoins à l'œuvre de l'obéissance que l'union même avec Jésus-Christ lui enseigne être requise. (3)

On saisit ici sur le vif le propre du mysticisme chrétien ; sous l'influence de son Inspirateur, il se tourne vers l'action sainte et désintéressée. Le mysticisme de François de Sales est un mysticisme chrétien ; c'est le sens moral qui en marque le but et

(1) *Oeuvres*, IX, 221 (sermon du 27 sept. 1619).
(2) Morel, p. 252.
(3) *Traité*, VII, 3.

qui en est le fil conducteur. L'amour n'est pas cultivé pour les plaisirs qu'il procure. Le mystique chrétien ne cherche pas sa satisfaction personnelle. Il aime Dieu pour Dieu, parce qu'il est le Souverain Bien et qu'on doit l'aimer et être prêt à tout sacrifier pour lui. Il aime mieux « le Dieu des consolations » que « les consolations de Dieu ». Son amour est pur, nous voulons dire sans égoïsme. La conscience le dirige, comme un ferme gouvernail toujours prêt à empêcher les écarts possibles du sentiment. Elle ne supprime pas le sentiment, mais elle veut l'entraîner dans sa propre direction. Le devoir est amour et beauté, car Dieu est Bonté et Perfection, et que tout homme aime Dieu naturellement et tend d'instinct au souverain Bien. Dieu a mis en nous une tendance profonde à le préférer à toute créature et à nous-mêmes. « La volonté toute destinée à l'amour du bien, comme en pourrait-elle connaître tant soit peu un souverain, sans être de même tant soit peu inclinée à l'aimer souverainement. » Cet instinct moral, d'origine divine, est le fait humain par excellence. « *Nous ne pouvons pas être vrais hommes sans avoir inclination d'aimer Dieu plus que nous-mêmes, ni vrais Chrétiens sans pratiquer cette inclination.* » (1) Voici donc une théologie de l'amour qui met un instinct moral au centre de la volonté, et la volonté au centre de la personnalité.

Rien ne prouve mieux la suprématie de la tendance morale dans le mysticisme de François de Sales que l'analyse qu'il fait des extases pour savoir si elles sont diaboliques ou divines ; il indique deux critères de la bonne extase : le premier, c'est qu'elle doit résider en la volonté pour l'animer à la charité plutôt qu'en l'imagination. « Si l'extase est plus belle que bonne, plus lumineuse que chaleureuse, plus spéculative qu'affective, elle est grandement douteuse et digne de soupçon. » (2) Le deuxième critère, ce sont les fruits ; l'extase vraie est celle de l'œuvre et de la vie, c'est-à-dire l'union avec Dieu par une obéissance fidèle de tous les instants. Toute expérience mystique qui ne conduit pas à cette vie surnaturelle est suspecte. Il faut, en d'autres termes, que l'introversion prépare l'extraversion. François de Sales a exprimé cela de la manière la plus nette dans un sermon :

(1) *Traité*, X, 10. C'est nous qui soulignons.
(2) *Ibid.*, VII, 6.

Je ne dis pas qu'il ne faille point méditer et contempler ; ô non certes, il faut bien baiser Notre Seigneur du baiser de la bouche pendant cette vie mortelle, ce qui se fait en la méditation et contemplation, où l'âme se remplit de bonnes pensées et saintes considérations qu'elle convertit par après à l'utilité du prochain. Mais je dis qu'il faut faire l'un pour se rendre plus capable de l'autre, principalement quand la charge et l'état auquel on est appelé y oblige. En somme, c'est-à-dire qu'*il ne faut méditer et contempler qu'autant qu'il est requis pour bien faire ce qui est de son devoir, chacun selon sa vocation.* (1)

On voit bien par ce texte que l'élément sentimental de l'oraison est soumis au sens moral et que sa valeur se mesure à sa fécondité pratique. Dans son *Explication mystique du Cantique* (c'est un commentaire bref et d'un ton modéré), François compare la contemplation à un repas qui doit fortifier le pèlerin : le pèlerin, après s'être repu, soit avec goût, soit sans goût, retourne toujours plus promptement à son voyage... Mais il sera mieux disposé s'il a mangé avec goût et appétit (2).

La mort mystique et la sainte indifférence.

La tendance morale conduit à la mort mystique par laquelle on passe de la vie pécheresse à la vie régénérée. « Il faut mourir afin que Dieu vive en nous. » Cette mort à soi-même s'opère par la communion avec le Crucifié. Parce que Christ nous a aimés et qu'il est mort par amour pour nous, nous devons mourir avec lui pour ne plus vivre que par lui.

Voyons-le, Théotime, ce divin Rédempteur, étendu sur la croix, comme sur son bûcher d'honneur où il meurt d'amour pour nous, mais d'un amour plus douloureux que la mort même, ou d'une mort plus amoureuse que l'amour même ; eh, que ne nous jetons-nous en esprit sur lui, pour mourir sur la croix avec lui, qui, pour l'amour de nous, a bien voulu mourir... Notre vie n'est donc plus nôtre, mais à Celui qui nous l'a acquise par sa mort. (3)

L'expérience décrite ici a un caractère foncièrement moral, et ce n'est que par une curieuse superposition d'images que l'auteur emploie dans ce texte des termes qui servent ailleurs à

(1) *Oeuvres*, IX, 465 s. C'est nous qui soulignons.

(2) D'après l'édition de Blaise. Le texte définitif n'a pas encore paru dans la grande édition d'Annecy.

(3) *Traité*, VII, 8.

décrire la mort causée par les langueurs d'amour. Il est évident que « la mort des amants » et la mort mystique sont deux choses toutes différentes.

Souvent, François de Sales répète aux âmes qu'il dirige que leur volonté propre ne peut mourir entièrement, mais qu'il faut en poursuivre la mortification. Lui-même avoue qu'il éprouve encore parfois des mouvements d'amour-propre, et pour les mâter, il est possible qu'il se soit dans sa jeunesse donné la discipline jusqu'au sang. Mais les rigueurs toutes matérielles de l'ascétisme perdirent de plus en plus de leur valeur à ses yeux. C'est à peine si, dans le *Traité*, il mentionne en passant les afflictions volontaires. Le but de la vie mystique étant de fondre la volonté propre dans la volonté absolue de Dieu, il importe moins de maltraiter son corps « qui n'en peut mais », que de détacher son âme de tout ce qui n'est pas Dieu.

En conséquence, la suprême perfection consiste dans « la sainte indifférence », qui est l'état d'une âme vraiment morte à elle-même. Pour y parvenir, rien ne sera plus utile que les peines et afflictions involontaires, car c'est par elles que nous apprendrons à aimer Dieu pour lui-même et non pour les consolations qu'il procure. Dans ce très saint état, le cœur est

> comme une boule de cire entre les mains de son Dieu pour recevoir semblablement toutes impressions du bon plaisir éternel... Il préfèrerait l'enfer au Paradis, s'il savait qu'en celui-là il y eût un peu plus du bon plaisir divin qu'en celui-ci ; en sorte que si, par imagination de chose impossible, il savait que sa damnation fût un peu plus agréable à Dieu que sa salvation, il quitterait sa salvation et courrait à sa damnation. (1)

Quels que soient les heurs ou malheurs de la vie, les joies ou les peines de l'âme, il faut maintenir cette sainte indifférence à la suprême pointe de l'esprit. L'amour peut souvent n'avoir plus rien de doux ni de sensible, et rester cependant « véritable, fort, indomptable et très amoureux ; et semble qu'il soit retiré au fin bout de l'esprit, comme dans le donjon de la forteresse où il demeure courageux, quoique tout le reste soit pris et pressé de tristesse » (2). L'âme ressemble alors à un musicien devenu

(1) *Traité*, IX, 4.
(2) *Ibid.*, IX, 3.

sourd qui ne pourrait plus jouir de son chant, mais n'en continuerait pas moins à chanter pour plaire à son maître ; et toujours pour lui plaire, il chanterait sur son ordre même en son absence. Cette parabole célèbre du musicien sourd qui chante en l'absence de son maître fut inspirée à François par Mme de Chantal alors qu'elle souffrait de peines intérieures. «Je travaille», lui dit-il dans un billet, « à votre livre neuvième du *Traité de l'amour de Dieu*, et aujourd'hui, priant devant un crucifix, Dieu m'a fait voir votre âme et votre état par la comparaison d'un excellent musicien... »(1) Cette comparaison s'applique aussi bien à l'âme et à l'état de François lui-même ; Mme de Chantal déclara un jour que « pour voir très clairement l'état de cette très saint âme, il faut lire les trois ou quatre derniers chapitres du neuvième livre de l'Amour divin », ceux précisément où il décrit l'universelle indifférence de la volonté s'abîmant en Dieu pour ne vivre que par lui. Voici les propos significatifs qu'il prête à l'enfant divin :

> Je n'ai aucune attention ni à vouloir ni à ne vouloir pas, laissant tout autre soin à ma Mère hormis celui d'être sur son sein, de sucer son sacré chicheron, et de me tenir bien attaché à son col très aimable, pour la baiser amoureusement des baisers de ma bouche... Tandis que je suis parmi les délices de ces saintes caresses qui surpassent toute suavité, il m'est avis que ma Mère est un arbre de vie, et que je suis en elle comme son fruit, que je suis son propre cœur au milieu de son cœur : c'est pourquoi, comme son marcher suffit pour elle et pour moi, sans que je me mêle de faire aucun pas, aussi sa volonté suffit pour elle et pour moi... (2)

Les douceurs de l'introversion semblent reparaître ici, parce que l'image de l'enfant Jésus émeut toujours la sensibilité de François de Sales ; mais d'après le contexte, ce qui importe, c'est l'abandon de la volonté propre. Le fond même du mysticisme de François, c'est à la fois un sentiment d'amour confiant et une volonté d'obéissance. Il trouve fort malaisé de décrire cet état d'indifférence, qui est une « simple et générale attente ». Cette attitude de l'esprit pourrait passer pour un quiétisme passif à l'extrême, alors qu'elle est en réalité une volonté absolument désintéressée, héroïquement décidée à n'être mue que par le Bien.

(1) *Oeuvres*, XVI, 128 s. Date incertaine, entre 1612 et 1614.
(2) *Traité*, IX, 14.

François de Sales et Jeanne de Chantal s'efforcèrent de pratiquer « la très sainte indifférence » jusque dans leur affection réciproque. Le 10 mai 1615, l'évêque de Genève, pressé d'affaires, lance à son amie un billet où rien ne fait encore prévoir le sacrifice de sa tendresse :

Mon âme s'élance dans votre esprit, si toutefois il faut user du *mon* et du *votre* entre vous et moi, qui ne sommes rien du tout de séparé, mais une seule et même chose. (1)

A partir du mois de mai 1616, un changement s'opère. Jeanne de Chantal fait une retraite pendant laquelle son directeur cherche à l'amener à un « complet dépouillement ».

Quand sera-ce que cet amour naturel du sang, des convenances, des bienséances, des correspondances, des sympathies, des grâces, sera purifié et réduit à la parfaite obéissance de l'amour tout pur du bon plaisir de Dieu ? Quand sera-ce que cet amour propre ne désirera plus les présences, les témoignages, les significations extérieures ? (2)

Ce n'est pas que François de Sales veuille détruire son amour pour Jeanne de Chantal ; il veut l'affranchir de tout ce qui n'est pas divin et éternel.

Ne pensez plus ni à l'amitié ni à l'unité que Dieu a faite entre nous, ni à vos enfants, ni à votre corps, ni à votre âme, enfin à chose quelconque ; car vous avez tout remis à Dieu. (3)

Il veut que son amie soit à jamais « toute nue quant à l'affection », afin que plus rien ne la sépare de Dieu. Il demande pour elle à Dieu que, « l'ayant réduite à l'aimable et très sainte pureté et nudité des enfants », il la prenne entre ses bras. « Bienheureux sont les nus », dit-il, « car Notre Seigneur les revêtira. » (4) Avec docilité et courage, Jeanne de Chantal fit l'entier dépouillement d'elle-même. « Je sens mon esprit tout libre », écrit-elle, « et avec je ne sais quelle infinie et profonde consolation de se voir ainsi entre les mains de Dieu. » (5) Il lui semble maintenant qu'il y a comme une distance entre elle et son directeur ; quand sous

(1) *Oeuvres*, XVI, 358.
(2) *Ibid.*, XVII, 213 (Annecy, 1616).
(3) *Ibid.*, 218 (21 mai 1616).
(4) *Ibid.*, 220 (même date).
(5) *Ibid.*, 409, appendice (lettre de la Mère de Chantal, 18 mai 1616).

sa plume s'est glissé ce mot : « votre cher esprit », elle ajoute, non sans une pointe de mélancolie : « Je n'ai pu dire *nôtre*, car il me semble n'y avoir plus de part, tant je me vois nue et dépouillée de tout ce qui m'était le plus précieux » (1). De son côté, François de Sales fait la même expérience :

Je me trouve aussi nu, grâce à Celui qui est mort nu pour nous faire entreprendre de vivre nus. O ma Mère, qu'Adam et Eve étaient heureux tandis qu'ils n'eurent point d'habits ! (2)

La mère de Chantal avait alors quarante-trois ans, l'évêque en avait cinquante. Malgré la sainte indifférence à laquelle ils s'essaient, leur amour reste unique jusqu'à la fin. Même pendant la mortifiante retraite dont nous venons de parler, Jeanne de Chantal termine l'une de ses lettres par ces mots : « Je finis en vous donnant mille bonsoirs, et vous disant ce qui me vient en vue : il me semble que je vois les deux portions de notre esprit n'être qu'une, uniquement abandonnée et remise à Dieu. » (1) L'affection refoulée reparaît dans une sorte de vision.

Par la sainte indifférence, l'âme se prépare à recevoir la vie divine dans sa plénitude.

Extase de la vie et de l'action.

Lors nous ne vivons pas seulement une vie civile, honnête et chrétienne, mais une vie surhumaine, spirituelle, dévote et extatique, c'est-à-dire une vie qui est en toute façon hors et au-dessus de notre condition naturelle.

Ce n'est pas vivre humainement, mais surhumainement ; ce n'est pas vivre en nous, mais hors de nous et au-dessus de nous... Cette sorte de vie doit être un ravissement continuel et une extase perpétuelle d'action et d'opération.

Ainsi donc se fait la sainte extase du vrai amour, quand nous ne vivons plus selon les raisons et inclinations humaines, mais au-dessus d'icelles, selon les inspirations et instincts du divin Sauveur de nos âmes. (3)

Dans cet état sublime, la grâce n'est plus en lutte avec la nature. L'âme purifiée de tout égoïsme atteint à la souveraine liberté

(1) *Oeuvres*, XVII, 409 s., appendice (lettre de la Mère de Chantal, 21 mai 1616).

(2) *Ibid.*, p. 219 (lettre à la Mère de Chantal, 21 mai 1616).

(3) *Traité*, VII, 6 et 8.

par la parfaite obéissance à la volonté divine. La personnalité parvient à son complet épanouissement alors qu'elle paraît se perdre. Elle est divinisée et universalisée. Elle gravit les sommets de la spiritualité où deviennent compréhensibles ces paroles : « Moi et le Père, nous sommes un. » Je fais toujours ce qui Lui est agréable. « Pour moi, vivre, c'est Christ. » Ceux qui méritent le nom de grands mystiques chrétiens se sont approchés de cet état qu'un seul mot peut caractériser : la sainteté.

Nous ne suivrons pas cette vie nouvelle dans tout son développement qui nous éloignerait de l'expérience mystique centrale. L'amour s'épanouit en vertus ; il les produit comme l'arbre produit ses fruits. C'est le Saint-Esprit ou amour divin qui opère en nous « les bonnes œuvres » auxquelles nous ne faisons que coopérer.

Le sarment uni et joint au cep porte du fruit non en sa propre vertu mais en la vertu du cep : or nous sommes unis par la charité à notre Rédempteur, comme les membres au chef ; c'est pourquoi nos fruits et bonnes œuvres, tirant leur valeur d'icelui, méritent la vie éternelle.(1)

Nous ne pouvons rien faire qui vaille qu'en lui, par lui, pour lui et qui ne soit de lui. Mais sa bonté néanmoins n'en a pas ainsi disposé ; ains, en considération de son Fils Notre Sauveur, a voulu traiter avec nous de prix fait, nous recevant à gages et s'engageant de promesse vers nous qu'il nous salariera selon nos œuvres, de salaires éternels... Et parce qu'en cette sorte il agit en nos œuvres, et qu'en certaine façon nous opérons ou coopérons en son action, il nous laisse pour notre part tout le mérite et profit de nos services et bonnes œuvres, et nous lui en laissons aussi tout l'honneur et toute la louange. (2)

(1) On remarquera que c'est là l'expérience essentielle de la vie chrétienne d'après le Nouveau Testament et d'après les réformateurs. « La doctrine de saint François de Sales sur la dévotion», dit très justement Strowski, « c'est la traduction dans la langue de la psychologie de la doctrine de Calvin et de Luther sur la justification. » Là où les uns disent foi, l'autre dit amour. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'un « principe de vie rendant la vertu naturelle à l'âme » ; *Saint François de Sales*, 1e éd., p. 274 s. Signalons en passant que M. Strowski vient de publier une deuxième édition de son livre, munie d'un avant-propos humble et presque dépréciatif. On peut regretter que l'auteur ait cru devoir supprimer comme inutiles beaucoup de pages de la première édition et tout l'appareil scientifique si précieux pour les chercheurs. Quoi qu'en dise M. Strowski, son livre, bien que vieux de trente ans, est admirable et, osons le dire, le meilleur ouvrage que nous ayons sur François de Sales, le plus équitable aussi pour les protestants.

(2) *Traité*, XI, 6, 11 et 12.

On voit par ce dernier texte que l'idée catholique du mérite des œuvres est maintenue, mais qu'elle n'intervient qu'artificiellement et qu'elle joue un rôle insignifiant. En fait, sans l'amour divin, les actions humaines sont dépourvues de valeur, car le péché mortel ruine tout le mérite des vertus ; ce ne sont qu'œuvres mortes. Il y a dans cette façon de rattacher la morale au foyer religieux de la personnalité par l'amour, l'équivalent de la notion protestante de la foi qui seule peut sauver parce qu'elle est vivante et productrice d'œuvres bonnes. Si l'auteur du *Traité* n'emploie pas ici le terme de « foi », c'est qu'il se fait de la foi une idée intellectualiste ; avant d'y voir un acte de confiance, il y voit une adhésion de l'intelligence aux mystères ecclésiastiques. Aussi reconnaît-il que cette foi seule ne sauve pas ; elle est morte tant qu'elle est séparée de la charité. Le salut pour un homme, c'est de trouver par la confiance la communion avec l'Amour, qui est Dieu.

Parce qu'il a fait et proclamé cette expérience centrale du christianisme, François de Sales se rattache à la grande famille des mystiques chrétiens, qui domine les confessions de foi particulières.

*
* *

« L'extase de l'action » ou « oraison vitale », voilà bien ce que François de Sales a réalisé dans les dernières années de sa vie, et qui a fondé sa réputation de sainteté. Lui et Jeanne de Chantal — on ne peut plus séparer ces deux âmes — sont entièrement dévoués à leur Dieu pour son service. « Tandis que nous sommes au monde, nous ne pouvons aimer qu'en bien faisant, parce que notre amour y doit être actif. » (1) « Dieu veut je ne sais quoi de grand de nous. » (2) Ils accomplissent en effet de grandes choses, fondant de tous côtés des couvents de la Visitation. Cependant François de Sales sent le poids des années et de sa charge épiscopale. Ses jambes, couvertes de plaies, le soutiennent avec peine. Il souhaiterait de passer ses derniers jours dans le calme et la contemplation, tout en écrivant des ouvrages pour la propagation de la foi catholique et de la vie chrétienne, ce qui serait encore une manière de servir selon ses forces. Néanmoins, sur

(1) *Oeuvres*, XIX, 250 (lettre à la Mère de Chantal, juin 1620).
(2) *Ibid.*, XVI, 311 (à la même, mars 1615).

l'ordre du pape, il traverse le mont Cenis pour présider à Pignerol le chapitre des Feuillants dans lequel il ramène la concorde. Il rentre à Annecy épuisé. Presque aussitôt, il est appelé à Avignon par le duc de Savoie qui doit y avoir une rencontre solennelle avec Louis XIII. Ayant rédigé son testament, il s'embarque sur le Rhône par une bise glaciale le 10 novembre 1622. Le 12, il arrive à Lyon où il trouve la mère de Chantal qu'il n'a pas revue depuis plus de trois ans. « Il ne céda en rien à la satisfaction de prolonger cette rencontre », et l'envoya visiter les monastères de Montferrand et de Saint-Etienne. Après les fêtes d'Avignon, dont les splendeurs le laissent indifférent, il rentre à Lyon. Jeanne de Chantal vient l'y rejoindre le 11 décembre. Et voici leur dernière rencontre : il remarqua d'entrée chez elle un peu d'impatience à parler d'elle-même. « Eh quoi ! ma Mère, avez-vous donc encore des désirs empressés et du choix ? Je vous croyais trouver tout angélique... Nous parlerons de nous-même à Annecy ; maintenant achevons les affaires de notre Congrégation. » (1) Elle replia le mémoire où elle avait inscrit les expériences qu'elle voulait confier à son Père spirituel. Quatre heures durant, il ne fut question que des affaires de l'Ordre, puis sans retard elle dut partir pour aller visiter plusieurs couvents avant son retour à Annecy.

François n'a plus que quelques jours à vivre. A Lyon, il prêche, écrit des lettres et voit beaucoup de monde. Ceux qui l'approchent sont impressionnés par le rayonnement de sa sainteté. Cependant, il traîne son corps péniblement. « Plus je vais avant dans la voie de cette mortalité », écrit-il dans une de ses dernières lettres, « plus je la trouve méprisable, et toujours plus aimable la sainte éternité à laquelle nous aspirons. » (2)

La nuit de Noël, il célèbre la messe de minuit dans le monastère de la Visitation de Lyon, et le 26, il adresse ses ultimes exhortations aux religieuses. On trouve dans ce dernier *Entretien spirituel* l'écho direct de ses sentiments deux jours avant sa mort. La note dominante en est la sainte indifférence : « Je veux peu de choses ; ce que je veux, je le veux fort peu ; je n'ai presque point de désirs, mais si j'étais à renaître, je n'en aurait point du tout » (3).

(1) *Mémoires* de la Mère de CHAUGY, IIe partie, ch. 14.
(2) *Oeuvres*, XX, 395 (lettre à une dame, du 19 déc. 1622).
(3) *Ibid.*, VI, 383s.

Comme l'heure était avancée et que ses serviteurs venaient le chercher pour le reconduire, la supérieure lui demanda ce qu'il désirait laisser gravé le plus profondément dans l'esprit de ses filles. Il résuma tout son message dans un précepte et dans un symbole :

Je vous ai tout dit en ces deux paroles : Ne désirez rien et ne refusez rien ; je ne sais que vous dire autre. Voyez-vous le petit Jésus dans la crèche ? Il reçoit toutes les injures du temps, le froid et tout ce que son Père éternel permet lui arriver. Il ne refuse point les petits soulagements que sa Mère lui donne ; il n'est pas écrit qu'il étendît jamais ses mains pour avoir les mamelles de sa Mère, mais laissait tout cela à son soin et prévoyance. Ainsi nous ne devons rien désirer ni rien refuser, souffrant tout ce que Dieu nous enverra, le froid et les injures du temps. (1)

Le lendemain matin, il s'aperçut que sa vue faiblissait et dit à ses serviteurs : « Cela signifie qu'il s'en faut aller, parce que le corps qui se corrompt appesantit l'âme ; toutefois nous vivrons autant qu'il plaira à Dieu » (2). Après s'être confessé, il dit la messe avec une grande ferveur. On remarqua une altération dans ses traits. Ce même jour, le 27 décembre, il pensait partir de Lyon. Mais « vers deux heures, il lui prit une défaillance, et une demi-heure après une attaque d'apoplexie le priva de tout mouvement ». La nuit suivante, à une heure, il demanda l'extrême onction et se fit mettre son chapelet au bras. Les médecins le soumirent aux plus cruels traitements. Il supporta tout sans se plaindre, ne pensant qu'à Marie et au Crucifié. Une dernière fois il prononça le nom de Jésus, puis perdit l'usage de la parole. Vers huit heures du soir, au milieu des litanies des assistants, « le saint évêque rendit doucement et tranquillement sa très innocente âme à Dieu » (3).

Ainsi mourut, en état de parfaite indifférence, ce grand mystique chrétien dont son amie Jeanne de Chantal a cru pouvoir dire qu'« il était une image vivante en laquelle le Fils de Dieu notre Seigneur était peint ».

VICTOR BARONI.

(1) *Oeuvres*, VI, 388 s.
(2) Ch.-Aug. de SALES, II, 249.
(3) *Ibid.*, p. 258.